

Duvicq Nelly. *Histoire de la littérature inuite du Nunavik*. Québec : Presses de l'Université du Québec, Collection « Droit au pôle », 2019, 248 p.

Publié en 2019 aux Presses de l'Université du Québec, l'ouvrage de Nelly Duvicq porte sur l'émergence de la littérature écrite inuite du Nunavik de 1959 à nos jours – 1959 marquant l'année du premier numéro du magazine *Inuktitut*. Comme Duvicq nous en informe dès l'introduction, « l'histoire des écrits du Nunavik est marquée par trois langues (l'inuktitut, l'anglais et le français) et dépend d'au moins trois institutions littéraires (inuite, canadienne et québécoise) » (Duvicq, 2019 : 3). Territoire au Canada où l'inuktitut est le plus répandu, la production de textes littéraires, ethnographiques et politiques dans ces trois langues est toutefois très inégale étant donné qu'une majorité de ces textes ont été rédigés en anglais (60%) suivi des textes écrits en inuktitut (31%) et que seuls 8% de la production a été écrite en français.

Les raisons de cette domination, comme nous l'explique Duvicq en introduction à son ouvrage, sont en grande partie historiques puisque, du début du 19^e siècle jusqu'à la fin des années 1930, ce sont principalement des explorateurs, des commerçants et des missionnaires de langue anglaise qui ont établi des contacts avec les Nunavimmiut (nom que se donnent les habitants du Nunavik). Durablement installés dans la région depuis la fin des années 1850, les missionnaires anglicans ont d'ailleurs initié les communautés inuites à l'écriture, les cultures inuites étant jusqu'alors essentiellement orales, à travers l'introduction de l'alphabet syllabique et la traduction en inuktitut de la Bible et des cahiers de prières.

Dans cet essai, Duvicq nous propose donc une rétrospective des années d'émergence de la production littéraire du Nunavik à travers un découpage chronologique en 5 chapitres, chacun embrassant une thématique différente. Le premier chapitre retrace les conditions d'émergence d'une littérature écrite des premiers contacts jusqu'au premier numéro de la revue *Inuktitut* en 1959 dans lequel ont été publiés, pour la première fois, des textes signés par des Inuits. Le deuxième chapitre couvre la période d'émergence de cette littérature inuite de 1960 jusqu'à 1974, date de la signature de la Convention de la Baie-James marquée par la réappropriation du discours sur la culture inuite par les Inuits. Dans le troisième chapitre, Duvicq aborde la période de 1975 à 1986, caractérisée par une production littéraire inuite plus politique et par la diversification des supports d'expression, notamment la chanson et les écrits sur l'art. De 1987 à la création du Nunavut en 1999, ce sont les écrits de l'émancipation et de la revendication que Duvicq explore dans le quatrième chapitre avant de terminer dans le chapitre cinq par une analyse des littératures inuites contemporaines.

Dans les différents chapitres, Duvicq apporte une abondance d'informations liées aux contextes culturel, institutionnel et politique dans lesquels se sont développées les littératures inuites en passant de l'organisation politique des différentes communautés à la création de magazines et autres périodiques qui ont participé à l'émergence d'une littérature inuite. Cette étude propose également pour chaque période des références d'ouvrages littéraires ainsi que des analyses sur les genres de textes produits et les principaux thèmes exploités par les auteur.rices inuit(e)s.

Cet essai marque un moment important dans la recherche en français sur les littératures autochtones au Canada et plus particulièrement sur la littérature inuite, domaines encore largement dominés par les publications en anglais. La publication de cet ouvrage arrive à point nommé au moment où les institutions postsecondaires canadiennes, à la suite de la publication des recommandations du Comité Vérité et Réconciliation,

encouragent l'intégration de contenus liés aux peuples autochtones dans les cours et les programmes. Nul doute que les professeurs des programmes de français trouveront dans cette étude des références très utiles pour inclure des textes littéraires inuits dans leur programmation de cours.

Jean-Jacques Defert

Saint-Mary's University

Bonhomme, Béatrice. *Monde, genoux couronnés*. Mers sur Indre, Collodion, 2022. 160 p.

Prix Mallarmé 2023, recueil composé de douze suites et accompagnés de cinq gravures de l'auteure, *Monde, genoux couronnés* tourne autour des tensions de la perte, du deuil, d'une 'morsure du cœur', vécues au sein d'un paradoxal sentiment d'émerveillement surgissant d'un viscéral attachement aux choses de la terre tout comme à une profonde admiration pour quelques figures tutélaires ayant exercé sur les façons d'être et de faire de Béatrice Bonhomme, faut-il comprendre, une grande influence. *Le cœur de la brodeuse* (15-42) s'avère richement exemplaire à bien des égards, ses vingt-six micropoèmes flottant chacun dans sa grande blancheur, compacts et ouverts, discrets et intimes, accueillant et chantant une patience, un modeste accomplissement, 'reprisant' monde et lumière, partageant le secret d'une 'bienveillance', d'une 'sérénité' qui reste à vivre, à 'coudre', et ceci 'dans la même humilité de gestes d'arbre', malgré protestations, doutes, effondrements. Un poëin, une pratique simultanément scripturale et existentielle, qui élude toute prétention, s'ancrant dans une vigilance, une lente méditation guettant de petites mais riches lueurs, de fuyantes beautés à caresser.

Si le poème risque d'être pris dans le piège d'une 'pataugeoire' (60), le 'scandale' de la mort impuissant à protéger la fragile et éphémère beauté de l'être, reste la face secrète du manque, d'un supposé 'impossible' au cœur du monde : le désir, l'implacable vouloir qui sous-tend et blasonne incessamment le poème de Bonhomme, celui-ci devenu site de cette 'résistance' dont parle Jean-Luc Nancy, acte et lieu de tout ce qui pulse et vibre au-delà de son titre dans le *Desolatio* de Michel Deguy (avec son écho de *Poeta en Nueva York?*). L'essentiel consisterait à entrer dans le monde, le 'devenir d'arbre' de ce qui est (12); à savoir épouser ses rythmes simultanément resplendissants et aveuglants; à savoir 'broder [à son tour] le monde' (33), en créer la couronne sur les genoux. Sa propre couronne offerte comme 'réponse'/'répons', comme dirait Jean-Paul Michel, à tout ce qui est dans sa tourbillonnante et pure étançe.

Bref, domine ici, combative et sereine à la fois, une poétique qui persiste à honorer 'nos petits moyens / De mots' (65), à dépasser, transfigurer, même, 'solitude' et 'distance', les rebaptiser presque, si j'ose dire, en choisissant, enhardie, consentante, débarrassée de tout orgueil comme de toute accusation, d'aimer la pleine et extraordinaire totalité dont elles font partie intégrante. Les dernières suites de *Monde, genoux couronnés* confirment la force de ce resaisissement. La page du poème reçoit par le biais de ce qui s'y inscrit la pleine et subtile 'lumière' (91) – sa 'vérité', son au-delà du temps (147-8) et une énigmatique mais fertile et magnanime cosmicité la baignant – de tout ce qui est. Habiter le monde devient inséparable du geste d'écrire, d'un poëin qui réassume sa précaire mais sûre capacité à être-avec, -parmi et -pour. Le sentiment d'une profonde appartenance tellurique s'implante ainsi dans celui qui, comme dirait Yves Bonnefoy, 'en excède les signes'. Le savoir de l'amour, de sa pertinence, se lie et se fie à un insaisissable, une expérience tautologique, circulaire, plutôt qu'une logique platement raisonnée de notre être-là et de sa visée, son pourquoi. En cela, et en dépit d'un élégiaque et d'un deuil, fatalement persistants à leur tour, le recueil parvient à rester chant, oraison, site d'élévation parmi ses marasmes, gardien d'une immense splendeur lumineuse qu'incarnerait celui-